

J.-Y. Pouilloux

Trois notes brèves

LE COURRIER

J'ai reçu une lettre, que j'ai ouverte, machinalement, au milieu des autres. J'ai pris l'habitude de faire ainsi, toutes les lettres empilées, je prends mon canif, mon couteau plutôt, c'est un Laguiole, de chez Calmels, à vrai dire pas meilleur que s'il venait de chez Besset, d'ailleurs toutes les lames sont maintenant meulées chez David, soit à Saint-Jean-d'Angély soit à Thiers, mais enfin un bon couteau vraiment, fin, bien en main, bref, soigneusement je coupe le bord des enveloppes. Pour dire vrai, il m'arrive rarement, et pour ainsi dire jamais (bien qu'il ne faille pas dire « fontaine je ne boirai pas de ton eau », comme me le rappelle régulièrement quelqu'un qui a épousé une femme nommée Fontaine) rarement donc il m'arrive de trouver là des lettres personnelles. Le plus courant, avec les relevés de banque, d'EDF-GDF, de téléphone, avis d'échéance de loyer, appel de cotisation pour l'assurance, pour l'amicale des anciens élèves de Bossuet (adressé au locataire précédent d'ailleurs), feuilles de salaire, avis d'imposition, feuilles jaunes de la taxe d'habitation, appels du Maire de Paris pour l'aide aux personnes âgées, annonce des soldes aux boucheries Bernard, de la semaine folle, folle, folle des Galeries Lafayette ou de la grande baisse chez Inno, sans oublier les insistantes prières de Peugeot qui semble tenir à ce que je renouvelle le modèle que j'ai eu la faiblesse d'acheter neuf il y a quatorze ans et l'opiniâtreté (économiquement obligatoire) d'entretenir jusqu'à ce jour, sans oublier non plus les avis de mise en instance (roses) que je néglige ponctuellement comme pour le plaisir de voir apparaître les derniers avis (verts) de lettre recommandée à aller chercher, muni du présent avis et d'une pièce d'identité, à partir de 8 heures ou 14 heures (biffer la mention non conforme) au bureau de postes ci-dessous inscrit, cartons oblongs toujours générateurs d'un désagréable frisson dorsal, pour ne pas dire une franche panique, le plus courant donc, en plus des prospectus divers pour le blindage électronique de la porte justifié par la photo d'un malfrat dégondeur brisant au pied de biche une imposante huisserie visiblement en chêne massif, et cautionné par la mention « Vu à la télé », mention mystérieuse pour moi puisque je ne possède pas cet ustensile, en plus aussi des publicités, d'ailleurs mal imprimées, en caractères désagréables, et avec des couleurs criardes, pour les autoradios, enfin bref, je ne me demande même plus pourquoi les boîtes aux lettres sont bourrées — je soupçonne d'ailleurs les malfrats maniaques du pied de biche (voir plus haut) de visiter de préférence les domiciles dont les boîtes aux lettres regorgent de papier, au moins ils sont sûrs de ne pas être dérangés, où en étais-je ? ce n'est pas de quoi je voulais parler, ah oui : au milieu de tout ce fatras imbécile ou persécuteur et dont l'objectif essentiel est de me piquer mes rares piquaillons, ou de me torturer moralement, quand ce n'est pas physiquement, ce qu'on appelle la saisie, dans l'ancien temps avec serrurier et commissaire de police, en présence d'huissier à

six heures du matin, heure où l'aube blanchit les collines, et où l'on voit ses maigres biens descendre sur le trottoir pour une vente publique, bref, au milieu de tout cet hétéroclite dépôt, j'ai donc trouvé ce matin un petit mot, oui, je n'hésite pas à le dire, un vrai rayon de soleil, et c'est plutôt rare en janvier sous nos latitudes, même quand on le voit il a l'air froid le soleil à Paris, c'était une carte de vœux, bien banale, style UNICEF, avec des teintes pastel et un dessin enfantin, devant un ciel archi-chromo à trois étages, bleu intense en haut, grisé pâli au milieu, orangé-rosé-pourpre sur la ligne de l'horizon, avec un vol courbe, au milieu, de petites croix aux bras arrondis qui figurent sans doute des oies sauvages, plus bas deux arbres aux branchages soigneusement ordonnés occupent les deux bords du dessin, sombres, dans des teintes brou de noix, délimitant ce qu'on appelle un paysage, quel beau nom, un pays sage, avec quatre groupes de petites maisons, aux toits à la fois ronds et pentus comme les dos des chaumières normandes et recouverts de neige, taches d'un blanc limpide et compact qui se détache sur un sol déjà bruni, verdi, on imagine par les piétinements qui foulent la couche neigeuse et l'ont ternie par leurs traces répétées dont il subsiste deux rayures grises bien marquées dans leurs ondulations presque mauves, et l'une d'elles va jusqu'aux pieds d'un homme vu de dos, râblé, épais même, un feutre marron sur la tête et les jambes arquées par l'âge et l'usage, il tourne le dos à un groupe de quatre personnages dont l'un, masculin à en juger par sa barbe, porte un pantalon rose, tandis que les trois autres, assis ou accroupis, se chauffent à un feu sommaire sur lequel cuit une sorte de soupe dans un creuset pâle où plonge un pilon de bois qu'un homme assis sur un tabouret orangé en forme de x tient, roulant, entre ses deux paumes, abrité sous un chapeau à coiffe brune, près de lui deux personnages assis semblent à la fois habitués et inquiets, dans l'autre coin, deux personnages, peut-être, mais peut-être est-ce un voile comme on dit en photo, semblent scier un tronc énorme avec un grand passepartout à poignées de bois, et entre les figures et le groupe de quatre, là, tout en bas, en plein milieu, une tache bleue, d'un bleu un peu vert, un peu pâle, très glacé, indique un tout petit jour hivernal sur lequel se dessinent, dans un trait de roux un peu gracile, deux bouquets de jonc. Au verso, il est inscrit que le dessin appartient à la collection Andy Bernhaut, Vienna — New-York, que sa marque de fabrique, sous une couronne à cinq branches, signe « Hallmark », au coin droit on trouve aussi en caractères minuscules que la chose a été faite en Irlande : « Made in the Republic of Ireland », ce qui montre qu'on ne met pas les « E » au même endroit que ces gens là, il est aussi écrit que « This is a reproduction of an oil painting on glass by Yugoslavian artist, Marija Peti, and is reproduced by kind permission of the Andy Bernhaut Collection, Vienna », ce qui se comprend presque tout seul, et quand j'ouvre la carte, sur le recto figure la mention attendue en italiques rouges « Meilleurs vœux et souhaits sincères », mais surtout au verso de la page 1, ceci, en haut à droite, écrit à l'encre bleue et souligné d'un trait rouge : « La Ferté-Alais, 26.12.70 », puis au milieu de la page « Chère Sandrine » encore souligné de rouge, et avec un accent aigu sur « chère », et un peu plus bas, à l'encre bleue, et suivant des lignes tracées au crayon à papier, le texte suivant : « Cela fait longtemps que je ne t'ai pas écrit, car j'avais perdu ton adresse. Chez moi, tout va bien j'espère que chez toi aussi. Je te souhaite un joyeux Noël et une bonne année, ainsi qu'à tes parents, et ta sœur. Je t'embrasse bien fort ». Plus bas encore, et à nouveau souligné, « Carole Tan », avec une petite fleur, marguerite au tracé vert. Je remarque que « chez » ressemble beaucoup à « chery ». Cette carte ne m'est pas adressée, et je ne connais nulle Carole Tan, d'après l'écriture elle devrait avoir entre dix et quinze ans — bien que l'écriture ait bien changé depuis mon

adolescence et qu'on ne se soucie plus guère d'avoir une belle main, et qu'il devienne difficile de supposer quoi que ce soit par la graphie, je ne pense pas néanmoins me tromper en imaginant que c'est une très jeune fille qui a écrit. Les erreurs d'orthographe n'indiquent rien de décisif. La banalité du message, son caractère obligatoire, l'école présente dans les traits rouges et les lignes au crayon, ont éveillé dans ma solitude un ébranlement qui m'a, je l'avoue, fait venir la larme à l'œil. Sensiblerie ridicule, peut-être. Mais cette lettre égarée n'a pas été perdue pour moi. A l'erreur qui me l'a fait parvenir, il me faut dire merci ; et comme l'enveloppe manque, je l'ai conservée, cette carte de vœux.

*
**

LA MANIE

Voici, j'aime les couteaux. Oh, j'imagine bien qu'un tel penchant peut susciter plus d'un commentaire narquois, mais après tout, qu'importe ? Pas tous les couteaux, il ne suffit pas qu'ils se distinguent par une certaine rareté, par leur tranchant, par leur prix, non, il y faut encore une élégance, un dessin. Tel un éclat d'ivoire enchâssé dans son étui en peau de chèvre, ce petit couteau crétois a même trop de finesse, il manque de paysannerie, paradoxalement. De l'armée suisse, je ne vois aucun mal à dire, sinon la hiérarchie qui graduellement monte du canif de seconde classe jusqu'à l'outil complexe du commandant, avec son déploiement de ciseaux, poinçons, pinces à épiler, et autres ustensiles bizarrement incorporés sous la carapace rouge ornée de son patriotique écusson. Des joujoux, pas des lames. Les vitrines des coutelleries me fascinent, non qu'un objet particulier m'y arrête, mais l'ensemble, depuis les ciseaux de toutes tailles, jusqu'aux couteaux à découper ; toutes surfaces tranchantes, rasoirs qu'on nommait coupe-chou et qu'on passait au cuir avant de s'en trancher le poil à la racine en emportant dans le geste lent une onctueuse boule de mousse que le blaireau avait longuement fait monter sur les joues. Mais ceci est une autre histoire. Combien de sortes encore m'ont attiré l'œil, exotiques comme le petit couteau afghan que rapporta un de mes amis, échangé contre un opinel, et qui enserre dans un manche en matière indéterminée une lame affûtée dans l'acier d'un ressort de suspension automobile ; provinciales, comme les capucins qu'un autre ami trouva sur le marché d'Arles, faits d'une corne entaillée à l'intérieur de quoi fut rivée une lame en acier poli ; vaguement inquiétantes comme tant de couteaux de chasse, qui sont ouvertement des armes, et qui par cela même m'inquiètent. Certes je n'ai rien contre les Corses, peuple fier et susceptible, mais je ne prise guère leurs vendettas, trop chargées de fioritures, les éclats de nacre semés de fleurettes rouges ou vertes, l'acier gravé de formules autonomistes ; pas davantage les petits bijoux suédois ou américains, incurvés avec précision et une certaine sécheresse puritaine sur une lame immaculée et parfaite, trop mondains pour

ainsi dire ; contre ces espèces suspectes, j'ai élu comme objet impossible, extorqué à mon ami, à grand renfort de chantage, un couteau indien, unique en son genre, pliable de façon telle que, ingénieux, le manche en cuivre s'ouvre en deux bras articulés qui se déplient ou plutôt se dédoublent, en laissant sortir une lame, plus longue, ô prodige, que le manche dans lequel, elle est enclose, sommeillant dans son écrin jaune, insoupçonnable.

Mais enfin, tout cela, ces sortes diverses, appartient au folklore. Relève en tout cas d'une auréole esthétique.

Confusément, dans les couteaux m'attire ce qui n'est pas citadin. Une odeur de forêt, de feuilles tombées, des traînées de pluie dans une châtaigneraie, un futaie de velours sombre et verdi par le contact des troncs, une odeur de pierres sèches et de chèvres au milieu des touffes de bruyère, de genêts. Il faut qu'on puisse entamer une grosse boule de pain, qu'on tranche les tomes encroûtées dans leur vieillissement. Bien sûr, celui que je conserve dans ma poche, toujours, et jusqu'au ridicule, cela se nomme Laguiole. Un nom de village, au bord de l'Aubrac, au confluent du Cantal et de l'Aveyron, au point de terre, qui, peut-être, marque le plus insidieusement mon conservatisme, dans les terres imaginaires que nous habitons d'ordinaire. Chapitre controversé et parcouru de querelles partisans, pour attribuer à un artisan le droit de s'intituler « Vrai Laguiole », que ce soit Besset, Calmels ou autres Capulets. Aujourd'hui, comme il a été dit plus haut, toutes les lames sont affûtées par David, et il devient difficile de trouver encore les vieilles personnes qui savent les monter. Mais passons sur ces détails. Quand même, il faut dire que l'interdiction qui frappe l'ivoire risque de faire bien du tort.

Il m'en reste un autre, extorqué celui-là aussi, et qui vient de Nontron, en Dordogne. Sur la lame en acier mince et sonore, tranchante comme un rasoir berbère et sombre du terni qui l'a rendue grise à l'usage, entre des guillemets, un nom : « Chaperon ». Un manche oblong, en buis gravé, se recourbe à l'extrémité en un becquet aux arêtes franches, aiguës, presque piquantes et pourtant adoucies par l'usage qui a donné au bois une douceur lumineuse, chaque onde de ses veines arrondie en un arc-en-ciel aux vagues blondes. De fines gravures cerclent ce manche de ponctuations inégales, le fer qui les marqua sautait irrégulier. Une large bague en laiton, je crois, en cuivre peut-être, bloque sans effort la lame dépliée. Tout le manche et la virole dessinent une forme oblongue, un peu renflée, dodue, chaleureuse, bien en main. Après la rondelle de cuivre vient la lame, large et mince, avec en haut l'encoche pour y placer l'ongle et qui semble l'œil allongé d'un animal familier, à demi sommeillant. La brusque courbure du fer dessine une sorte de museau, moitié souriant, moitié sournois. Je l'aime beaucoup celui-là, et ne m'en sers jamais.

Et tant d'autres encore, qui jonchent les divers tiroirs de mon passé.

*
**

MONTAUK

J'ai cru d'abord, à le voir accroché ainsi au mur, que c'était un masque africain ou plutôt océanique, comme j'en ai vu au Musée de l'Homme ou au Musée de la France d'Outre-mer (devenu des Arts africains et océaniens). Même forme, d'un hexagone arrondi, même couleur brune de bois tropical, entre l'ocre et le brou de noix, avec une longue hampe qui pourrait servir d'aigrette, mais là elle descendait vers le bas et, du coup, l'objet devenait aussi, très bien, l'étui d'un miroir à main, ou bien encore un pare-feu comme on en voyait dans les maisons bourgeoises, à la campagne, à côté des cheminées, pour protéger la blancheur des joues délicates, écrans de toile bise ou grège. Mais je ne posai pas d'abord la question. Ce ne fut qu'après un long moment passé dans la pièce que mon inattention se troua pour ainsi dire à l'écueil que cet objet plantait sur le mur blanc. A nouveau je pensai le mot « masque » et dépassai la tache sombre aux contours indécis, pourtant un doute me fit revenir en arrière, quelle ombre m'avait accroché, je ne sais, toujours est-il que je me mis à regarder cette chose soudain bizarre ; à coup sûr ce n'était pas un masque, c'était trop petit, mais quoi alors ? Je me retenais de me lever, et de m'approcher de l'objet, par politesse, soit, et aussi par une sorte de confusion un peu vexée d'avoir été surpris dans une erreur où mon inattention et ma présomption n'étaient pas sans rôle. J'avais cru comprendre, voir, et je m'étais aveuglé. Et maintenant, je ne pouvais plus m'en détacher, j'y revenais comme un phalène à la lumière, l'esprit tout à coup rétréci à la dimension de cette chose, je m'abêtissais, répondais machinalement. Agacé, je demandai à l'hôte la nature de l'objet : « C'est un horse-shoe crab ; je l'ai trouvé près de Montauk où je suis allé à cause de Max Frisch ; étrange carapace, non ? »

J'appris un plus tard que cet arthropode n'est pas un crabe, quoique on l'appelle parfois « crabe des Moluques », que son nom, vilain, en français est « limule », qu'on le trouve en Indonésie, aux Antilles et sur la côte nord-est des États Unis, que c'est un mérostome, espèce quasiment fossile, et que c'est un animal fousseur.

*
**